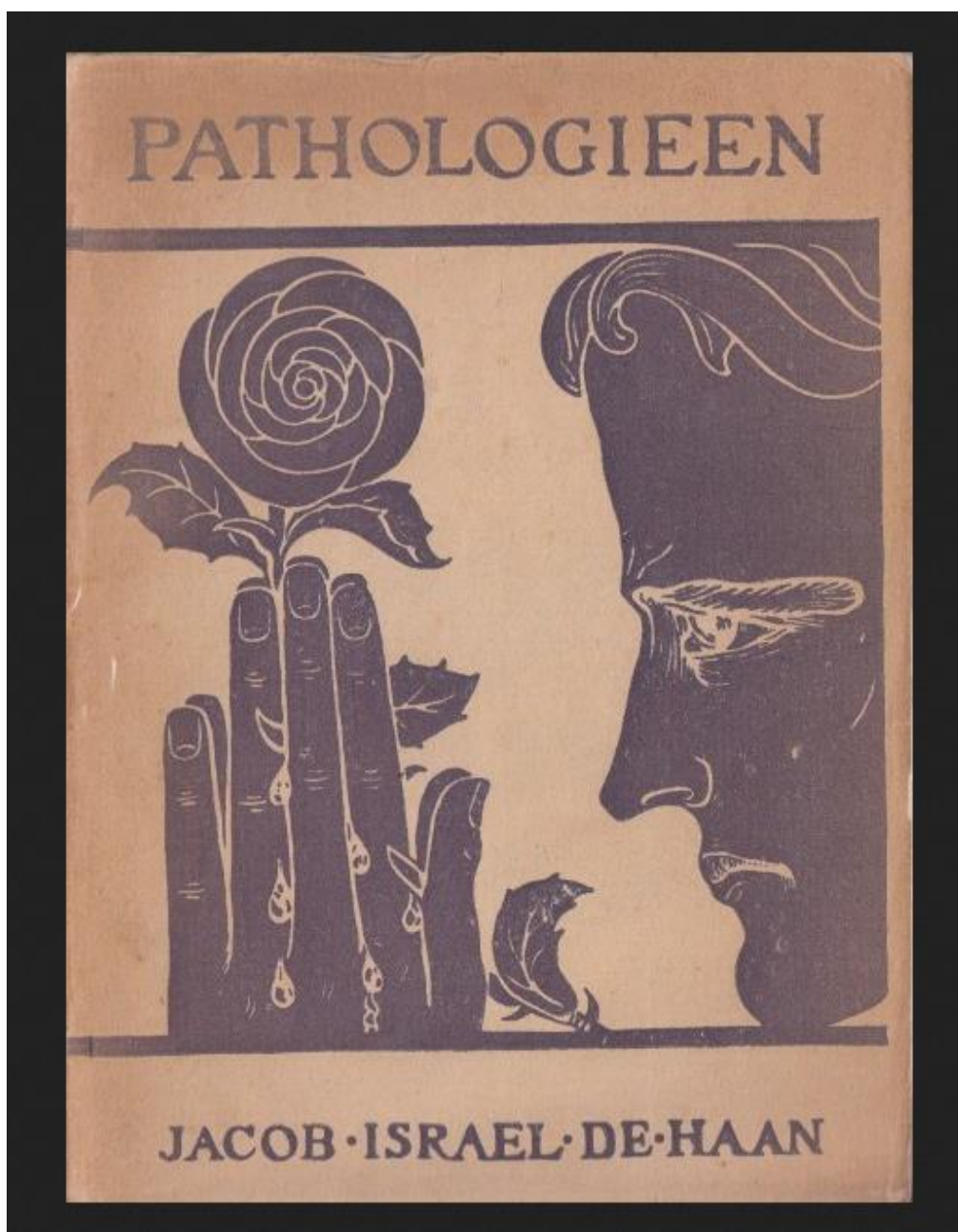


**Pathologies**

**Jacob Israël de Haan**



Titre original : *Pathologieën* / Roman / 218 pages

Première édition : Meindert Boogaerdt - 1908

Auteur : Jacob Israël de Haan

## **Sur l'auteur**

Jacob Israël de Haan naît le 31 décembre 1881 dans un milieu juif orthodoxe. Après sa scolarité secondaire, il travaille comme instituteur tout en suivant des études de droit entre 1903 et 1909. Pendant cette période, il écrit aussi régulièrement des articles pour le quotidien socialiste *Het Volk*. En 1904, il publie le roman *Pijpelijntjes*, où il décrit de façon explicite sa relation homosexuelle avec le jeune médecin et écrivain Arnold Aletrino. Cet écrit est suivi en 1908 par un second roman tout aussi scandaleux que le premier : *Pathologieën* narre les amours mortifères d'un jeune homme et de son partenaire sadomasochiste. *Pijpelijntjes* et *Pathologieën* sont aujourd'hui considérés comme des classiques de la littérature néerlandaise. Ce sont aussi les premiers romans à thématique explicitement homosexuelle publiés aux Pays-Bas. En 1919, De Haan émigre en Palestine, où il travaille comme journaliste pour divers journaux néerlandais. Très engagé pour la cause sioniste durant les premières années suivant son arrivée, il prend ensuite fait et cause pour les juifs orthodoxes antisionistes Haredim. L'organisation paramilitaire juive Haganah juge alors qu'il représente un trop grand danger pour la cause sioniste et décide de le faire assassiner. Il meurt sous les balles d'un de ses agents le 30 juin 1924.

## **Résumé du roman (d'après l'article de Rob Delvigne & Leo Ross - *Over Pathologieën* - *Lexicon van literaire werken* - août 1996)**

### Première partie

Johan van Vere de With habite avec son père une grande et belle maison sur le Markt de Culembourg. Ils ont à leur service une vieille domestique, Sien. Le père de Johan est diplômé en droit, mais n'exerce aucune profession. Il se consacre à ses recherches sur les prisons et la criminologie. La mère de Johan était une doctoresse beaucoup plus âgée que son père ; elle a mis fin à ses jours quand Johan était encore très jeune. Johan ressemble à ses deux parents, il est doté d'une grande sensibilité, doublée d'une forte « instabilité de sentiment ». À l'âge de 16 ans, il fréquente pour la première fois le lycée. Il découvre alors son attirance pour certains de ses condisciples, qui lui inspirent des rêves érotiques. Il tombe également amoureux de son père : ce penchant le remplit de honte et d'effroi. Les rapports entre lui et son père se détériorent. Percevant son désarroi, Sien lui lit régulièrement des passages de la Bible. Johan

rêve qu'un ange descendu du ciel « le couvre de baisers et l'appelle "bien-aimé" ». Il rejette pourtant le christianisme de son père. Les résultats scolaires de Johan se dégradent.

Johan fait une promenade seul, puis une promenade avec son père. Ils se tiennent la main comme un « jeune garçon et une jeune fille ». (Cette partie du livre fournit à l'auteur l'occasion de longues descriptions de paysage dans un style inspiré de l'écriture « artiste », très appréciée à l'époque aux Pays-Bas.)

Johan tombe amoureux d'un de ses camarades de classe.

Un de ses enseignants doit faire face à l'hostilité des élèves. Johan supporte mal la remarque d'un de ses camarades sur sa mère.

Johan et son père passent l'été à Culembourg. À l'automne, Johan fréquente une école supérieure à Zaltbommel. Il écrit divers textes littéraires. À la fin de l'hiver, il dévoile son amour à son père, qui rejette alors le garçon. Père et fils continuent d'habiter dans la même maison, mais sans aucun contact l'un avec l'autre.

Johan connaît de nouveaux accès d'amour pour son père. Il ressent une grande tristesse, sans toutefois se condamner : « Je suis né ainsi, et pas autrement. » Son père lui trouve un hébergement chez un couple de Haarlem, les Riemersma, chez qui loge également un artiste peintre, René Richell.

## Seconde partie

Johan va préparer son baccalauréat dans un lycée de Haarlem. Il emménage chez les Riemersma ; lui est un médecin devenu aveugle, et elle, une femme dévouée et discrète. Il fait la connaissance de René Richell. René est un jeune artiste, talentueux, mais particulièrement pervers.

Johan découvre Haarlem. Il admire les beautés de la campagne environnante au cours de longues promenades. Ses lectures sur son « sentiment d'amour » le réconcilient avec lui-même et l'aident à supporter le rejet de son père. Il se remet à écrire. Les remarques de son compagnon le mettent souvent mal à l'aise : Richell manie les paradoxes et lance des « bons mots qui le blessent profondément ». Malgré cela, Johan se sent attiré par René, dont il admire le talent.

René possède une maison qu'il fait visiter sa maison à Johan. L'artiste y entropose une foule d'objets et de toiles magnifiques. Johan admire René pour son raffinement et sa sensibilité, mais il supporte mal son amoralité. Il est en particulier très ému d'apprendre que René a autrefois poussé au suicide un peintre roumain rencontré à Paris. René part s'installer à Londres.

Johan écrit à son père, qui refuse de se réconcilier avec lui. Il reçoit une déclaration d'amour de René, qui lui propose de venir le rejoindre à Haarlem.

Johan et René vivent une brève histoire d'amour. Un grand déséquilibre caractérise leur relation. René se révèle dominateur et destructeur. Johan se retourne vers père, mais celui-ci refuse de l'aider.

### Troisième partie

René soumet Johan à d'épuisantes manipulations psychologiques, multipliant les postures et les menaces. Johan perçoit le danger que le peintre lui fait courir, mais ne trouve pas la force de lui résister. Il décide d'étudier la médecine après avoir passé son baccalauréat.

René s'absente plusieurs fois de Haarlem. Ces absences sont très mal supportées par Johan. L'artiste le maltraite de plus en plus. Il menace en particulier de rendre publique la nature de leur relation, et en particulier de dévoiler au père de Johan leurs secrets intimes. Ce jeu du chat de la souris détruit Johan physiquement et mentalement.

René poursuit son chantage. Il continue de menacer Johan de dévoiler à son père tout ce qu'il sait de lui. Il parle de se donner la mort, en précisant toutefois qu'il préférerait voir son compagnon se suicider. Johan tente de résister ; il rend visite à un ami, retourne voir Sien, mais ne trouve nulle part le réconfort dont il aurait besoin. René lui fait subir des sévices de plus en plus barbares. Les résultats scolaires de Johan se dégradent. Un entretien avec le directeur de l'établissement ne débouche sur rien de concret. René s'est procuré un « long fouet de cuir, un fouet pour chien » avec lequel il flagelle Johan. Le supplice est si douloureux que Johan décide de chercher refuge chez des amis meuniers dans la région du Zaan.

René supplie Johan de rester : « Je ne peux pas vivre sans toi. » Johan ne cède pas et part. Chez ses amis De Boer, il rédige des descriptions raffinées du moulin et des paysages du Zaan. Il retourne à Haarlem pour passer le baccalauréat. René profite de l'occasion pour lui montrer un livre qu'il a composé en son absence. Celui-ci contient « le récit détaillé de leur

relation », illustré par des dessins à côté desquels les « gravures secrètes d'Aubrey Beardsley » font figure d'images pieuses. Cela signe l'arrêt de mort de Johan. René lui tend un « écrin précieusement ouvragé » contenant une dose de cyanure. Johan met alors fin à ses jours.

### **Critique du roman extraite de la biographie de Jan Fontijn *Onrust - Het leven van Jacob Israël de Haan***

*Pathologieën* est paru le 14 juillet 1908 dans une édition s'ouvrant par un préambule de Jacob Israël de Haan. L'écrivain y signalait que la police n'avait jamais saisi son premier roman *Pijpelijntjes*<sup>1</sup>, et qu'aucun obstacle n'en avait empêché la publication. De Haan disait sa satisfaction d'être l'auteur de ce roman – « malgré les complications qu'il lui avait values au sein de sa communauté » –, et annonçait qu'il allait en publier une suite.

*Pathologieën* comprenait, à la suite de cet avertissement, une préface de Georges Eekhoud<sup>2</sup>, traduite par De Haan lui-même. Eekhoud y louait l'« émouvant respect de la vérité », la « grande valeur artistique », et l'« exceptionnelle délicatesse » de *Pathologieën*. Les deux protagonistes du roman étaient qualifiés de « jeunes hommes malades des nerfs ». Le préfacier ne manquait pas, d'autre part, de rappeler l'émotion suscitée en France par le procès d'Oscar Wilde.

La science avait accompli un important progrès en ne considérant plus l'homosexualité comme une maladie ou un délit, mais comme un problème médical. Eekhoud rappelait d'autre part que la publication de *Pijpelijntjes* avait causé bien des déboires à son auteur. Il affirmait enfin voir dans *Pathologieën* un livre « confirmant pour toujours l'appartenance de son auteur au panthéon des lettres ».

---

<sup>1</sup> Premier roman de Jacob Israël de Haan. L'auteur y décrit sans grande précaution sa relation avec son compagnon de l'époque, le médecin Arnold Aletrino. Pour étouffer le scandale, Aletrino et la fiancée de De Haan achètent en juin 1904 la presque totalité de la première édition. De Haan en fait paraître une seconde édition, modifiée, en octobre 1904.

<sup>2</sup> Le texte original en français de la préface d'Eekhoud est perdu. Les citations sont retraduites à partir de la version néerlandaise.

De Haan s'était efforcé de donner à *Pathologieën* une structure moins décousue que celle de *Pijpelijntjes*, où il s'était contenté d'enchaîner les saynètes. Le texte est divisé en trois parties, précédées chacune d'une citation en latin ou en italien. Sans doute espérait-il que les vers célébrant les amours du poète romain Catulle pour Lesbia souligneraient le caractère intemporel des thèmes évoqués dans le livre.

Les premiers vers du poème 3 apparaissent à deux reprises dans le roman :

*Lugete, o Veneres, Cupidinesque*

*Et quantumst hominum venustiorum.*

Pleurez, Vénus, Amours,

Et vous tous tant que vous êtes, hommes qui aimez Vénus !

Dans ce texte célèbre, le poète latin se lamente sur la mort du moineau cher au cœur de sa bien-aimée. Ces vers figurent dans l'en-tête de la première partie du roman et sont de nouveau mis en exergue dans la troisième, explicitement dédiée par l'auteur à Oscar Wilde, décédé en 1900.

Catulle fascinait les écrivains se réclamant de la culture « fin de siècle », qui brouillait à plaisir les frontières rigides entre le féminin et le masculin, l'homosexualité et l'hétérosexualité. Sa poésie bravait continuellement la bienséance. Le pseudonyme de sa bien-aimée, Lesbia, fait référence à la célèbre poétesse Sapho, habitante de l'île de Lesbos. Dans l'œuvre de Catulle, les vers à la tonalité féminine tranchent avec la virilité extrême de nombreuses bordées d'insultes à caractère sadomasochiste.

Catulle était lu et apprécié par des auteurs tels Ben Johnson, Richard Lovelace, Lord Byron Coleridge et Thomas Hardy. Les éditions du XIX<sup>e</sup> siècle censuraient ses poèmes les plus osés. Sir Richard Burton, le célèbre traducteur des *Mille et une nuits*, avait entrepris de publier une traduction non expurgée de l'œuvre de Catulle. Quatre ans après sa mort, sa veuve en publia une version rigoureusement épurée substituant des suites d'astérisques aux passages osés. Pour bien faire, elle détruisit même le manuscrit originel !

Dans la seconde édition de *Pijpelijntjes*, De Haan insère en face du titre le premier vers du poème 16 : *Pedicabo ego vos et inrumabo* (Moi, je vous sodomiserai et me ferai sucer). Dans

la suite du poème cité par De Haan, Catulle explique qu'on ne saurait taxer d'immoralité un poète pour la seule raison qu'il écrit des vers licencieux.

*Pathologieën* porte comme sous-titre : *De ondergangen de Johan van Verre de With* (Les déchéances de Johan van Verre de With). Le pluriel s'explique sans doute par la double déroute de Johan. Toutes ses amours se soldent par des échecs, aussi bien sa passion pour son père que celle pour son ami René. Et il finit par se suicider.

Résumons l'histoire. Johan est un jeune adolescent vivant seul avec son père à Culembourg. Sa mère s'est suicidée ; son père mène une vie retirée, tout entière consacrée à des recherches sur la psychologie des criminels. Vers l'âge de seize ans, le garçon se découvre amoureux de son père. Connaissant l'hostilité de son géniteur envers l'homosexualité, il n'ose lui parler de ses sentiments. Éclairé par la lecture d'ouvrages trouvés dans la bibliothèque paternelle, il prend conscience de son homosexualité. Dans un premier temps, il se sent coupable de son orientation. Il rêve fréquemment de débauches avec des inconnus, des garçons de sa classe, ainsi qu'avec son père. Ces fantasmes le plongent dans un tel désarroi qu'il envisage de se suicider. Après de nombreuses hésitations, il finit par s'ouvrir à son père des causes de son mal-être. Celui-ci refuse toute discussion et décide d'éloigner son fils. Johan emménage alors à Haarlem chez un médecin aveugle et sa femme. Le couple loge également un artiste de dix ans son aîné, René Richell, un peintre prometteur très influencé par Beardsley. Les deux jeunes gens tombent amoureux l'un de l'autre. Mais la personnalité sadique du peintre ne tarde pas à se manifester. Il dessine deux portraits de Johan : le premier fait ressortir toute sa beauté, tandis que le second le représente sous les traits d'un débile. René abuse sexuellement de Johan et lui impose des sévices physiques et moraux de plus en plus fréquents. Brisé par ces mauvais traitements, Johan accepte le poison que René a préparé pour lui, et meurt.

Certains ont vu dans le roman une allégorie de la lutte du bien et du mal. Le père de Johan symboliserait le Dieu inflexible de l'Ancien Testament, tandis que René incarnerait Satan. Mais on peut se contenter de voir simplement dans le roman le récit d'une relation sadomasochiste entre deux hommes.

Les traits de caractère sadiques et masochistes, déjà présents dans une certaine mesure dans *Pijpelijntjes*, occupent dans le roman une place prépondérante. Le sadomasochisme a très

certainement fasciné De Haan. Son ami Aletrino lui avait sans doute parlé de cette déviance. Aux yeux du psychiatre Krafft-Ebing, il s'agissait d'un trait de caractère inné, à ranger dans la catégorie des pathologies.

En 1911, De Haan publie dans la revue *Den Gulden Winckel* un article intitulé *Littérature et Pathologie* sur l'autobiographie de l'épouse de Leopold von Sacher Masoch. Il le signe du pseudonyme René de With, qui combine les noms des deux principaux personnages de *Pathologieën*. Il y critique le style de l'auteure et juge exagérément flatteur le rôle qu'elle s'attribue dans ce récit.

De Haan concède n'avoir qu'une connaissance limitée des publications de Leopold. Il connaît bien, en revanche, le livre que Krafft-Ebing lui a consacré. Cet auteur, constate-t-il, n'est plus guère lu ; seul subsiste de lui le souvenir de sa description de cette « singulière et douloureuse déviation psychique ». Après avoir brièvement retracé la vie de l'écrivain autrichien, De Haan analyse le phénomène du masochisme, qu'il définit comme la tendance à « jouir de toutes les formes possibles d'humiliation, y compris physiques. » Il mentionne plusieurs faits caractéristiques des relations de Masoch avec son entourage : le fouettage par son épouse enveloppée dans un manteau de fourrure et les humiliations par son domestique ou par la sage-femme.

De Haan mentionne aussi dans son article le célèbre texte de *La Vénus à la fourrure*. Cela l'amène à s'intéresser à la personne de Catherine Strebinger, une amie intime de Masoch en laquelle on peut voir une sorte de copie féminine de René Richell. Cette Catherine aimait choquer son monde en énonçant les vérités les plus dérangeantes. Elle prenait aussi un malin plaisir à briser les mariages ou les fiançailles. Ainsi s'employa-t-elle, pour gagner un pari, à faire annuler les fiançailles d'une princesse russe. La jeune répudiée ne supporta pas la rupture et mourut d'un crachement de sang. « Catherine Strebinger pourrait à elle seule faire l'objet d'un roman », notait De Haan.

On ignore qui a servi de modèle pour René Richell. Les noms de Carel de Nerée tot Babberich, peintre dandy très influencé par Aubrey Beardsey, Francisco Goya et Jan Toorop ont été cités, mais les preuves manquent. Le graveur sur bois Samuel Jessurun de Mesquita est un autre possible candidat.

Le célèbre roman *Eva* de Carry van Bruggen, sœur de De Haan, offre peut-être une piste. Dans ce texte fortement autobiographique publié en 1927, trois ans après la mort de De Haan,



l'auteure décrit le choc ressenti par Eva, l'héroïne du roman, à la mort de son frère David. Dans un des chapitres du livre, Eva accompagne Heleen, qui a été l'épouse de David durant trois ans, dans la région où elle et son frère ont passé leur enfance. Heleen avoue alors qu'un jeune garçon s'était évertué à détruire leur relation. Il détestait David et prenait plaisir à le rabaisser. Vivant à ses crochets, il ne supportait pas l'intelligence supérieure de son camarade. Dans le roman, le persécuteur se prénomme Berthold. Heleen déclare qu'elle a tout fait pour rendre heureux le frère d'Eva, mais en vain. Dans une de ses lettres, David avait reconnu ne trouver le repos que dans le refus. Il qualifiait de *moral insanity* sa relation avec Berthold : folie de Berthold pour les brimades qu'il lui inflige et, de sa part, folie de les accepter. La souffrance, le dénuement et le refus sont ses seules voies d'accès au bonheur. Heleen résume ainsi le caractère de son époux : « Il recherchait l'harmonie dans le malheur. Pour supporter la vie, il devait chaque jour se donner la mort. » Le prénom Berthold se trouve aussi dans *Het joodje* (Le petit Juif), autre roman de Carry, publié en 1914. Dans ce texte, Berthold van Herwerden est un personnage particulièrement désagréable qui accable de son mépris le « petit Juif » Ben.

L'expression *moral insanity* figure plusieurs fois dans les notes prises par De Haan à cette époque. Dans la psychiatrie du XIX<sup>e</sup> siècle, elle désigne l'état d'une personne intellectuellement saine, mais émotionnellement déséquilibrée.

On ne peut manquer de remarquer que De Haan a intégré dans *Pathologieën* une multitude de détails empruntés à sa propre vie. La première partie du roman se déroule ainsi à Culembourg<sup>3</sup>, où il a enseigné. Dans la suite du livre, on retrouve la ville de Haarlem, où il a étudié à l'école d'instituteurs. Comme dans le roman, il logeait à cette période chez un couple dont l'homme était aveugle. Citons encore le moulin bordant la digue à la sortie de Zaandam, où il s'est un temps retiré pour retrouver son équilibre. On note aussi que, comme De Haan, Johan écrit des textes en prose et s'éloigne de plus en plus de son père. Le jeune homme hésite à révéler à son père son homosexualité, ainsi que l'attirance amoureuse qu'il éprouve pour lui. Pendant la puberté, De Haan a dû vivre une expérience semblable. L'adolescent contraint de garder le silence sur son orientation sexuelle a sûrement éprouvé les mêmes sentiments d'isolement et de détresse que le héros du livre. Johan ne considère pas son orientation comme un vice, une tendance pathologique ou un symptôme morbide. Il formule cela très clairement dans une lettre adressée à René : « La cause de notre déchéance ne tient

---

<sup>3</sup> Nom francisé de la ville de Culemborg.

pas à mes sentiments, qui sont purs, mais à ta nature pervertie par d'insatiables raffinements de cruauté. La cruauté n'est nullement un ingrédient indispensable de notre amour, contrairement à ce que croient certains. » La cruauté peut se manifester ailleurs dans la société, comme le démontre le passage du roman où Johan doit faire face aux moqueries et à la méchanceté de ses élèves.

De Haan a cherché à montrer les changements d'attitude vis-à-vis de l'homosexualité au début du XX<sup>e</sup> siècle. Van Eekhoud le montre bien dans sa préface, lorsqu'il fait l'éloge du psychiatre autrichien Von Krafft-Ebing « qui a fait connaître la véritable nature morale et physique de tant d'hommes rejetés malgré leur innocence, et exclus de la vie sociale. »

*Onrust - Het leven van Jacob Israël de Haan*

Jan Fontijn, De Bezige Bij, 2015

(Traduction : Olivier Vanwersch-Cot)

## **Pathologies - Pages 5 - 22**

(traduction: Olivier Vanwersch-Cot)

### **Première partie**

#### **Chapitre 1**

1

Ceci est ma description, raffinée, et très nerveusement travaillée, des pathologies ayant conduit aux déchéances de Johan van Vere de With.

2

De Markt est la longue place rectangulaire de Culembourg, petite ville ressemblant à vrai dire beaucoup à un village. Leur maison, qui était ancienne, s'élevait au milieu de l'un des quatre côtés.

Extérieurement, elle se présentait comme deux constructions jumelées, surmontées l'une et l'autre de pignons à gradins et disposées de chaque côté d'un porche plus large que deux portes d'entrée. Néanmoins, intérieurement, il s'agissait d'une seule et vraie habitation. Trois personnes y logeaient : un garçon prénommé Johan, son père, et Sien, une femme très âgée. Comme la maison était très spacieuse, et que ses trois occupants y menaient une existence fort discrète, elle paraissait souvent inhabitée.

Décédée bien avant l'installation du garçon et de son père à Culembourg, la mère de Johan n'avait habité aucune des pièces de leur actuelle demeure, aussi le veuf ne se sentait-il pas trop malheureux. Il y subsistait néanmoins quantité d'affaires ayant appartenu à la défunte, sans grande valeur ni signification aux yeux de Johan, mais aussi précieuses à ceux de son père que d'irremplaçables trésors.

Johan logeait à l'arrière dans deux chambres dont les fenêtres ouvraient sur un ancien jardin sombre et touffu, aussi vaste et mystérieux qu'une forêt. Mais l'obscurité ne s'étendait pas jusqu'à la façade. Celle-ci était séparée du jardin par un chemin pavé et une pelouse où, à la belle saison, resplendissaient quantité de fleurs multicolores. Le soir, Johan travaillait devant les fenêtres ; son lampadaire projetait alors une lumière ténue, une sorte de halo solaire et mordoré colorant les fleurs de tons si fins qu'elles semblaient sorties d'une légende étrange et fugace. La lumière ne pénétrait pas dans le jardin sombre et dense comme une forêt. Les

arbres serrés les uns contre les autres formaient un écran noir derrière lequel commençait un autre monde.

3

Les plus beaux objets de leur riche demeure étaient l'horloge trônant dans le couloir et la cloche suspendue au plafond derrière la porte d'entrée. Façonnée dans un métal inconnu, elle émettait un son plus pur, et surtout plus émouvant que celui de l'argent. Entendre son timbre résonner dans les hauts couloirs endormis procurait une sensation exquise, puis le tintement s'amenuisait jusqu'à ce que le silence figeât de nouveau la maison. Johan regrettait que cette somptueuse et merveilleuse cloche retentît si rarement ; peu de gens se présentaient en effet à leur imposante porte d'entrée. En revanche, bien des passants franchissaient le portail du jardin, traversaient la pelouse et descendaient le chemin pavé à l'arrière de la maison. Quand Johan travaillait le soir en l'absence de son père, que sa lampe diffusait un halo blanc et chuintait doucement, il espérait souvent qu'un de ces hommes se présenterait à leur porte, que la cloche retentirait dans le silence, et qu'il se produirait alors quelque chose d'inhabituel. Mais ils menaient une existence tellement discrète que cela n'arrivait jamais.

L'horloge chère à Johan se trouvait dans le haut et clair couloir du rez-de-chaussée. Son tic-tac sombre et grave rappelait les propos d'un vieil homme. Mais elle sonnait l'heure sur un ton mutin et léger pareil au rire d'un garçon, d'un grand garçon. Tard dans la nuit, quand Johan ne dormait pas, il n'entendait pas le tic-tac, mais uniquement les coups sonnés aux heures entières.

En face de chez eux se dressait une église en briques brunes ; dominant les demeures depuis son clocher, le bourdon retentissait pendant le quart d'heure qui précédait dix heures du soir. Johan n'omettait alors jamais de se rendre dans le haut couloir blanc pour s'assurer que leur horloge fût bien réglée sur celle de la ville.

4

À l'âge de dix-huit ans, le père de Johan étudiait le droit à Amsterdam. Il se lia dans cette ville avec une femme bien plus âgée, une doctoresse, avec qui il ne tarda pas à se marier. Comme elle craignait que l'accouchement ne devînt trop risqué, elle mit aussi rapidement que possible un enfant au monde. Le nouveau-né fit la joie du jeune homme et de son aînée.

Quelque temps après la naissance du garçon, la mère sombra dans la maladie mentale, une maladie qui l'amenait à s'adresser d'amers et incessants reproches, à s'accuser d'avoir donné

naissance à un enfant sans être en mesure de lui prodiguer les soins auxquels il avait droit. À ces reproches succédèrent une profonde autodépréciation et de perpétuels aveux de culpabilité. Puis elle se déclara radicalement incapable de continuer à vivre avec son mari et son garçon, et décida de se suicider. À chacune de ses tentatives, les profondes blessures qu'elle s'infligeait lui faisaient perdre beaucoup de sang. Pour la garder en vie, il fallut la soumettre jour et nuit à une surveillance sans faille. On maintint cette veille scrupuleuse pendant plusieurs mois. Puis son désir de disparaître s'estompa ; elle comprit sa maladie et se mit alors à se reprocher d'avoir aspiré à la mort. Son corps affaibli se consuma de langueur et son esprit, incapable de retrouver un fragile équilibre, resta chancelant.

Une nuit, son sentiment de culpabilité et son désir de mort ressurgirent de façon totalement imprévisible. Dans la chambre voisine dormaient le mari et, sous sa garde, l'enfant. La démente se leva, et s'y glissa d'un pas livide et feutré. Elle les contempla longuement et écouta la profonde respiration nocturne de son cher époux. Elle regarda son fils et prononça en pensée exactement ces mots : « Quel bel enfant que Hans... son père sera heureux plus tard avec lui. Mais il me faut mourir car je ne puis supporter la culpabilité d'avoir, à mon âge, engendré cet être que je n'arrive même pas à allaiter. »

Malgré sa démence, la femme était restée parfaitement calme. Elle regagna sa chambre pour y chercher la mort. Mais elle ne savait pas comment s'y prendre. Elle ne disposait d'aucun objet pour se taillader les poignets ou s'étouffer, et elle osa à peine se déplacer de peur que le bruit ne réveillât son mari.

Une fois dénouée, son abondante chevelure lui descendait au-dessous de la taille. De ses doigts fins et agiles, elle tressa ses cheveux en deux longues et solides nattes semblables à des cordons de soie. Puis, sans un mouvement ni un cri, elle s'étrangla, étouffée par les torsades qui se refermèrent sur sa gorge agonisante.

5

Le matin suivant, son mari, horrifié, découvrit le cadavre.

Après l'enterrement, le jeune homme s'installa avec son bel enfant dans la vieille maison bordant un des côtés du Markt, au centre de la petite ville de Culembourg, qui ressemblait à vrai dire beaucoup à un village.

La mort dans l'âme, il s'obligea à terminer ses études de droit, puis se consacra à l'étude des personnalités criminelles. Il ne s'établit pas comme juriste. Il ne fréquenta aucun des rares

membres de ses deux familles et évita les habitants de Culembourg ; les contacts qu'il entretenait avec quelques collègues italiens et français se limitaient à des échanges scientifiques ; il ne parlait à personne ni de lui, ni de la fin tragique de son ménage.

Johan savait que sa mère s'était suicidée, et que son père n'aimait pas parler d'elle.

Un de ses portraits était accroché dans la chambre de Johan, un portrait auquel il tenait beaucoup, moins par attachement à sa mère, qu'il n'avait pas connue, que pour la beauté et l'originalité du dessin.

Cette œuvre, peinte à une date proche du mariage de ses parents, remontait à dix-sept ans. Silencieusement, les années avaient fait subir leurs outrages au blanc du papier et au noir de la gravure, ne laissant subsister qu'un dessin gris sur gris. Les craquelures marbrant le visage donnaient à celui-ci un aspect rappelant le blanc laiteux de la porcelaine de Chine dont Johan possédait un précieux exemplaire. Chaque fois que Johan regardait le portrait, il se réjouissait que sa mère ait été une femme d'un calme et d'une dignité rares. Elle avait le front haut, le regard profond, le nez droit, et la bouche énergiquement fermée.

6

Les travaux domestiques et familiaux étaient confiés aux soins de Sien, une vieille demoiselle, petite, pieusement vêtue, la tête enserrée dans un bonnet blanc et le visage instable, parcouru de tremblements intermittents autour des yeux, du nez et de la bouche.

Elle ne travaillait plus que rarement de ses propres mains. Une aide entretenait les trois chambres le matin, et une femme de ménage se chargeait des nettoyages les plus ardues. Elle-même faisait ce qu'elle pouvait en se plaignant fréquemment à Johan – qui lui prêtait une oreille complaisante – de la paresse actuelle du personnel de maison.

Après le départ des deux domestiques, elle passait une grande partie de l'après-midi assise sans mot dire dans une pièce contiguë au chemin longeant le jardin, la porte du vestibule grande ouverte afin de guetter, malgré sa mauvaise ouïe, tous les bruits de la maison, y compris le tintement de la cloche dans l'entrée. Mais ils vivaient de façon si discrète et indépendante qu'il ne venait en général personne, et que rien ne dérangeait la vieille demoiselle. Elle passait le plus clair du temps à relire dans la Bible des récits que sa vieille tête connaissait depuis longtemps par cœur. Quand Johan rentrait dans l'après-midi par le sombre jardin, elle lui parlait des grands miracles de Dieu, auxquels un grand nombre de gens

refusaient de croire, jusqu'à ce qu'ils en eussent été témoins. Le garçon l'écoutait alors avec le calme et l'extrême politesse dont son père et lui-même étaient coutumiers.

7

Le père de Johan était, comme sa mère, né dans un milieu où régnait l'excellence de la culture et des manières. Aucun travail rude ou physique ne s'y pratiquait, seulement celui de la pleine et claire raison. Johan ressemblait à ses deux parents. Il demeura tout au long de son existence un garçon d'une remarquable beauté. Jusqu'au tragique bouleversement de sa vie, il conserva un remarquable calme. Dès l'âge de seize ans, il avait atteint une maturité d'adulte. Soignant toujours sa mise, il ressemblait à un homme de vingt ans dont les traits auraient gardé la finesse de l'adolescence.

Son corps était mince et finement charpenté, vêtu avec goût. Johan avait les yeux bleus, bleus comme le seraient les roses s'il y en avait de cette couleur dans nos jardins.

Avant l'âge de huit ans, Johan n'alla pas à l'école, son père estimant que le calme de la maison convenait mieux à son esprit impressionnable et émotif. L'enfant était doté d'une intelligence très sûre, que son père tenait justement à ne pas surcharger. À seize ans, il se retrouvait donc à étudier avec des garçons de deux ans ses cadets. La situation n'avait rien de désagréable ; Johan, qui n'était pas bête, restait ainsi sans mal le meilleur élève de sa classe. Il se liait peu avec ses camarades, d'une part à cause de son âge, d'autre part à cause de son caractère et de sa nature.

Au cours des deux dernières années, depuis qu'il s'acheminait vers l'âge adulte, il avait plusieurs fois éprouvé une intense affection pour certains petits garçons de son école, mignons et bien habillés. Ces sentiments le déconcertaient car il se savait peu enclin à accorder son amitié. Il sentait pourtant que ces élans étaient dangereux, et de telle nature qu'il ne pouvait rien en dire à son père. À mesure que son corps se métamorphosait, ces néfastes inclinations gagnaient en intensité et en fréquence. Il rêvait la nuit de certains de ses camarades, et accomplissait sur eux en songe des actes impudiques que ceux-ci accomplissaient en retour sur lui. Ces actes lui plaisaient et l'émouvaient au plus haut point. Au réveil, il remarquait qu'il avait mouillé et souillé ses vêtements de nuit. Il se sentait souvent impuissant et abattu, la tête grevée de mélancolie.

Bien qu'il comprît que de telles choses se produisaient dans la vie et le corps de tous les garçons en passe de devenir des hommes, il avait honte et ressentait un intense désarroi. Il

savait qu'il ne voulait ni ne pouvait en parler à son père, tout en ayant la certitude que cette confiance le réconforterait et lui ferait du bien. L'absence de discussion avec son père ne manquait pas de le faire cruellement souffrir.

8

Johan tenait pour certain qu'il n'y avait jamais eu la moindre mésentente entre lui et son père. Plus jeune, il n'y avait jamais prêté attention. Il y songeait néanmoins, et cette pensée l'emplissait d'une joie profonde quand il entendait parler de familles où régnait la discorde entre père et fils. Il comprit plus tard que, sous l'effet de la mutuelle affection qui faisait s'accomplir toutes leurs actions dans une naturelle harmonie, son père n'avait jamais dû renoncer à quoi que ce soit pour lui, ni lui pour son père.

9

Ces derniers temps, un douloureux bouleversement s'était néanmoins produit dans la vie de Johan. Il se mettait en effet à compromettre son cher et révérend père dans des rêves peuplés d'actes impudiques. Son père se livrait sur lui à ces actes, et il le payait de retour. Tous deux y prenaient un grand plaisir.

Quand Johan était réveillé, ces pensées indignes le mortifiaient et l'anéantissaient. La honte, l'angoisse et la stupeur écarquillaient ses yeux myosotis dès qu'il regardait son géniteur. Il ne parvenait à pas à rester calme et aimable. Il craignait en outre d'avoir des gestes déplacés envers lui. Pour garder l'air naturel, il se contraignait à tel point qu'il paraissait craintif et affecté. Remarquant son trouble, son père lui demandait affectueusement si quelque chose n'allait pas. Cela plongeait Johan dans le plus profond désespoir.

Les rêves se répétaient, Johan n'y ayant plus pour partenaire que son père. Ces scènes corrompaient toutes ses nuits. Il devint neurasthénique et livide. Ses yeux se fanèrent ; leur bleuité se rida et leur blanc, autrefois si clair, se brouilla. Johan dépérissait, il savait que son père s'en rendait compte, ce qui ne faisait qu'aggraver son mal. Aussi finit-il par dire, d'une voix calme, en pesant chacun de ses mots : « Père, j'ai une grande peine, qui me rend malade, vous le voyez. Mais je ne peux vous en parler... et je trouve cela pire que tout... mais peut-être verrai-je mon état s'améliorer maintenant que je vous l'ai avoué... »

Ils échangèrent des regards attendris, qui ébranlèrent le calme et la volonté de Johan. Soudain anéanti, il éclata en sanglots. Il se jeta au cou de son père et l'embrassa sur les yeux et la bouche, comme il le faisait encore enfant. Mais le jeune homme éprouva soudain la



même sensation malsaine et délicieuse que celle qui polluait ses rêves impudiques, et il sentit ses vêtements se souiller. Sa chair lui parut misérable. Il détacha ses bras flageolants de son père et monta dans la salle de bain, où il doucha son corps actif sous un vigoureux jet d'eau froide. Son père entendait l'eau gargouiller et crépiter. Le bruit le rendait nerveux ; il ne parvenait pas à s'expliquer l'effarouchement, la frénésie et les étranges emportements de son fils. Il repensa à la folie de sa femme, qui s'était tuée de façon inattendue une nuit où tout le monde croyait qu'elle avait abandonné ses projets suicidaires. L'homme s'épouvantait et tremblait pour son fils. Johan veillait toujours à la correction de ses phrases et à la qualité de son vocabulaire, mais il ne forçait jamais son expression. Après une longue souffrance, aussi prudent dans le choix de ses mots que s'il les eut écrits au lieu de les dire, il avait fini par confier qu'il était habité par une tristesse qui le rendait si malade qu'il ne pouvait en parler.

Le même jour, Johan revint sur le sujet lors du déjeuner. Leur table, toujours magnifiquement dressée, comprenait plusieurs splendides pièces de vaisselle. Le garçon s'extasia, de façon plutôt inhabituelle, sur la beauté des objets qu'ils possédaient. Rasséréné, il s'adressa à son père tandis que ses yeux bleus s'épanouissaient dans la lumière tamisée du lampadaire. Il dit : « Ma peine finira bien par passer... et alors nous serons de nouveau satisfaits l'un de l'autre. » Il prononça ces mots en surveillant anxieusement et fébrilement l'état de son corps. Celui-ci se tint tranquille et pur de toute activité pernicieuse. Johan se réjouit de pouvoir de nouveau s'adonner au plaisir de passer une soirée avec son père.

10

Par la suite, les tourments du jeune homme empirèrent. Pendant la journée, chaque fois qu'il se retrouvait en compagnie de son père, il ressentait l'envie de l'enlacer, de baiser ses chaudes paupières et ses lèvres incarnates. Il ne parvenait à maîtriser ce désir qu'en s'imaginant entièrement dévêtu dans les bras de son géniteur, nu lui aussi. Cette idée lui paraissait aberrante, abominable et abjecte. Quand elle surgissait, Johan exigeait un tel effort de son corps que celui-ci s'effondrait et perdait tout ressort. Parfois, son amour pour son père le subjuguait. Il le gratifiait alors de furieuses étreintes, le couvrait de baisers sur les yeux et la bouche, et l'appelait « chéri » en soupirant.

Son père ne comprenait pas la nature de ces accès de passion incontrôlés, immanquablement suivis de langueur et d'exténuation. Johan n'avait aucune connaissance

scientifique de ses singuliers penchants, mais il avait en horreur ces pulsions qui éreintaient son organisme.

Un jour, après l'un de ses terribles accès d'amour, il pensa : « Peut-être vaudrait-il mieux ne pas prolonger plus longtemps cette cohabitation permanente avec mon père. » Mais il poursuivit aussitôt, sous le coup du désespoir : « Je ne peux pas partir... s'il le fallait, je me tuerais... comme l'a fait ma mère... j'aime tellement mon père... et cet amour me rend malade... c'est si horrible que je veux me tuer. »

Le soir, quand il se trouvait dans la même pièce que son père, il ne réussissait pas à garder son calme. Il livrait un combat sans fin contre son amour, lui résistait avec acharnement, mais finissait le plus souvent par lui céder.

Il en vint donc à dire son père qu'il préférait rester seul. Johan passa alors la plupart du temps dans sa propre chambre, loin de l'être adoré. Mais le brûlant désir de se tenir à ses côtés, qu'il éprouvait sans pouvoir le satisfaire, lui ôtait toute force. Il éclatait en sanglots, et ces bruyantes crises de larmes, souvent suivies de plusieurs jours de sombre mélancolie, l'affaiblissaient plus encore.

Johan finit par ne presque plus voir son père autrement que pendant les repas. Mais comme il brûlait jour et nuit de désir pour lui, il ne réussissait pas à trouver le calme. Tous les jours, pour ainsi dire, les élans d'amour alternaient avec les crises de désespoir.

La scolarité de Johan en pâtit, ce qui le défavorisa. Ses professeurs ne manquaient jamais de lui réserver un traitement approprié et respectueux. Il s'agissait en effet d'un adulte parmi des mineurs. Ses manières étaient constamment calmes et agréables. Il rendait des devoirs toujours exempts de faute et rédigés dans une belle écriture. Tout cela se détériora considérablement, de sorte que Johan s'attira des remarques, et plus tard des remontrances, semblables à celles qu'on adressait aux élèves stupides et négligents. Le lycée devint pour lui un insupportable fardeau. Mais il n'aurait pas pu manquer les cours sans dire à son père qu'il était malade, et celui-ci aurait alors passé bien du temps à son chevet. Johan était le premier à savoir qu'il convenait d'éviter cela.

Plus tard, il se sentit dans l'incapacité tant de se rendre en classe que de rester à la maison. Aussi feignit-il pour tout le monde d'aller au lycée, alors qu'il passait tout son temps à errer dans les champs aux abords de la ville ou le long de la rivière. Johan savait que la situation ne pouvait durer. Les remords le dévoraient lorsqu'il adressait des lettres au professeur principal

pour dire qu'il était souffrant, mais espérait recouvrer au plus vite la santé. Jamais auparavant, il n'avait menti.

11

Le subterfuge ne tarda pas à être découvert. Aux yeux du professeur principal, des autres enseignants et de ses camarades, Johan passa pour un menteur prétendant suivre les cours alors qu'il battait la campagne. Revenir dans sa classe lui brisait le cœur. Mais il n'y avait dans la localité aucun autre, ni meilleur, établissement. Le jeune homme recommença à désespérer : « Me faut-il donc m'éloigner de mon père... alors que je l'aime tellement. » Il se désolait : « Si mon amour pour lui ne s'accompagnait pas de ces horreurs, nous pourrions être aussi heureux que nous l'étions naguère ! »

Son père était persuadé que les difficultés de son fils provenaient de ce que les cours dispensés dans sa classe convenaient à ses condisciples, mais pas à lui, qui avait deux ans de plus que la plupart d'entre eux. Il proposa à Johan de cesser de fréquenter son lycée, tout en travaillant suffisamment à domicile pour intégrer un établissement d'un niveau supérieur à Utrecht ou Bommel. Dans les cas où Johan fils ne se tirerait pas d'affaire seul, il se proposait d'assurer lui-même l'enseignement, en interrompant pour cela les recherches sur les criminels qui lui tenaient tant à cœur. Cette preuve de dévouement bouleversa Johann ; elle lui fit mesurer combien il aimait son père. Tremblant de peur et ravalant sa honte, il déclara donc qu'il allait au plus vite reprendre sa scolarité.

12

Cependant, l'organisme surmené de Johan ne supporta pas l'épreuve. Il s'effondra. Contraint de garder la chambre pour retrouver calme et forces, le jeune homme endura un terrible supplice. Son père, en permanence, mettait toute sa tendresse à prendre soin de lui. Et cette délicate sollicitude exaspérait son amour et accroissait la violence de ses crises.

Un jour, aux dernières heures du soir, Johan somnolait, allongé sur un divan. Une lampe tamisait sur ses yeux myosotis une douce tiédeur qui le maintenait dans un demi-sommeil peuplé de rêves délectables. Soudain, sorti de sa torpeur par une désagréable fraîcheur, il se força à considérer lucidement son attachement à son père. Dans un moment de clairvoyance, il saisit les mécanismes qui gouvernaient leur relation. Il réfléchit, phrase par phrase et mot pour mot, avec le même soin qu'il mettrait à écrire : « Si je n'éprouvais pas pour mon père ces sentiments abominables, nous pourrions vivre aussi heureusement qu'autrefois.

Mais puisque je ne peux les chasser, notre bonheur ne reviendra plus. Car dès que je lui adresse une parole aimable, mon corps réagit et le malheur m'accable. Et quand je me montre désagréable à son égard, c'est lui qui souffre. Il faudra bien qu'un jour nous nous séparions et acceptions de vivre dans deux villes et deux maisons différentes. Or ni moi ni lui ne pouvons nous y résoudre, car nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. »

Quand son père vint lui rendre une dernière visite dans sa chambre, avant que le silence et l'obscurité de la nuit n'envahissent la demeure, Johan dit avec son calme habituel : « Père, tout vient de cette affreuse peine qui me ronge et que je ne peux dévoiler. Ce silence est douloureux pour vous, mais la douleur serait plus grande encore si je parlais. »

Johan s'exprimait sur un ton décidé, bien qu'il choisît ses mots avec autant de soin que s'il rédigeait une dissertation. Comme son père restait silencieux, il poursuivit : « Je ne parlerai donc point... mais je tiens résolument à guérir pour que nous retrouvions le bonheur de notre ancienne vie commune... Je trouve terrible ce que je vais vous demander, mais votre refus me contraindrait à quitter cette maison et à m'établir seul. Je veux vivre quelque temps sans vous... dans cette maison, si vous le permettez... et sinon, chez d'autres gens... ne me demandez pas pourquoi, car je ne pourrai vous répondre. »

Visiblement ébranlé par les paroles de son fils, le père se fit rapidement une conviction : « Il est devenu fou... je n'ai pas su m'en occuper... il aurait dû voir plus de gens... et profiter plus de la vie. »

L'homme dit alors à son fils : « Si tu estimes que cela t'aidera à guérir, tu as ma permission... mais peut-être serait-il bon de consulter un médecin »...

Puis il se leva en disant : « J'espère que tu guériras vite, Hannie... Je te le souhaite. »

La voix de son père se brisa au fond de sa gorge. En l'entendant, Johan aurait voulu se précipiter vers lui et lui dire qu'ils ne pouvaient pas vivre loin l'un de l'autre. Mais à ce moment précis, un violent spasme lui ébranla le corps. Il se retrouva seul. Anéanti et mortifié, il songea : « Nous habitons encore la même maison... mais nous finirons par complètement nous séparer... et je ne pourrai jamais dire pourquoi à mon père. »

Johan supporta un certain temps de vivre sous le même toit que ce père adoré en s'abstenant toutefois de le voir et de le toucher. Mais cet effort intense et constant le rendait instable et minait sa santé. Il était incapable de lire tant la tête lui pesait. Aussi l'attirance pour son père ne lui laissa-t-elle que peu de repos. Il ne parvenait à se maîtriser qu'en se figurant l'horreur et la dépravation provoquées par le contact de la peau de son géniteur.

Chaque fois que Johan entendait son père se déplacer dans la maison, sa souffrance s'accroissait. Aussi souhaitait-il le prier de quitter la demeure, ou d'avoir la bienveillance de lui accorder la permission de s'établir dans une autre ville, dans une nouvelle maison. Mais, faible comme il l'était, le garçon ne pouvait envisager de se séparer de ce père qu'il aimait tant.

Tant que dura son éprouvante maladie, Johan ne reçut aucune visite, sauf quand la vieille Sien passait le voir. Elle n'aimait guère le père de Johan, persuadée qu'elle était que le terrible suicide de son épouse était dû à leurs déboires conjugaux. Il déplaisait également à cette dévote de vivre dans une maison impie dont le maître indifférent n'honorait pas le bon Dieu. Pour le fils, en revanche, elle ressentait de l'affection. Il prenait souvent le temps de l'écouter lui parler de Dieu et de ses bienfaits. Elle nourrissait le vif espoir que le grain semé dans son jeune cœur ne tomberait pas sur un sol pierreux, mais dans de la bonne terre, et donnerait du fruit en abondance.

De par sa nature, Sien n'était guère portée à saisir le malaise qui s'était immiscé entre Johan et son père. Elle imaginait qu'une affaire dont elle ignorait tout était à l'origine d'une brouille, qui ne tarderait pas à se dissiper.

La longue réclusion de Johan ne manqua pas d'inquiéter la vieille fille. Voyant les forces du jeune homme décliner, elle redouta bientôt qu'il ne meure avant qu'elle ait pu lui transmettre les biens spirituels plus précieux que toutes les richesses d'ici-bas.

La vieille fille demanda donc à Johan s'il acceptait qu'elle vînt le trouver pour l'entretenir de sujets éminents, et lui lire des passages de la Bible. Il répondit qu'elle pouvait passer quand elle le souhaitait.

Sien rendit alors de fréquentes visites au jeune homme. Elle l'entretenait de la bonté de Dieu, qui soumettait ses enfants à de dures épreuves afin de sonder leur cœur. Au plus profond de la détresse, pourtant, il était toujours là. Il soulageait ses fidèles et ses prophètes de leurs tourments en leur apparaissant en rêve ou dans de merveilleuses visions.

Dans la tête lasse et docile de Johan, les paroles de la vieille produisirent d'étranges effets. Sien usait d'expressions et de mots solennels tirés de ses pieuses et savantes lectures. Pour l'esprit anémié du jeune homme, ces discours semblaient ceux d'une personne d'une culture et d'un rang supérieurs. Certains jours, certaines nuits aussi, il avait des visions divines et des rêves chatoyants, semblables aux belles gravures religieuses italiennes que son père lui avait offertes et qu'il affectionnait.

Une nuit, un ange du Seigneur descendit des marches du trône, s'approcha de Johan, pieds nus et à pas légers, le couvrit de baisers et l'appela « bien-aimé ».

Le lendemain, Johan pensa : « Si ce que dit Sien sur Dieu le père au plus haut des cieux est vrai, et s'il me délivre du mal qui me consume, quelle ne sera pas ma reconnaissance ! »

Aussi se mit-il à languir après les lectures et les récits de Sien, la priant à maintes reprises de l'entretenir et de lui faire la lecture. Celle-ci crut alors que le grain était tombé dans la bonne terre. Quand Johan s'aperçut de sa joie, il se félicita de pouvoir donner du bonheur à quelqu'un. Il éprouvait dorénavant plus de désir pour Dieu que pour son père.

Du jour au lendemain, cette désaffection lui causa une vive peine : « Quel déchirement pour mon père ! Alors que nous vivons sous le même toit, je recherche la compagnie de la servante, et je refuse la sienne... Que ne va-t-il pas penser de moi, et comme il doit souffrir ! » Il demanda donc à Sien de cesser ses lectures et ses exposés qui, prétendit-il, ne l'intéressaient guère, et le fatiguaient à l'excès. Ce faisant, il vit combien son refus attristait et décevait la vieille demoiselle. Lui-même fut profondément affecté de la peine qu'il lui causait. Les lectures et la conversation de Sien ne tardèrent d'ailleurs pas à lui manquer. Plus aucune magnifique vision ne lui apparaissait. Mais il se raisonnait : « Je dois bien cela à mon père. »

Les souffrances et les mauvaises habitudes de vie avaient débilité le corps de Johan. Aussi ne faisait-il plus de rêves ignominieux. Comme avant son accession à l'âge adulte, il pouvait désormais se représenter son père sans que cela provoquât aucun émoi physique. Johan se réjouit de toute son âme en faisant le constat de son rétablissement. Croyant avoir vaincu ses abominables sentiments et leur escorte de douleurs, il réclama son père. Ils recommencèrent alors à se voir et le jeune homme put poser la main sur lui sans éprouver la sensation qui lui inspirait tant de craintes.

Après quelque temps, ils avaient repris une vie commune constante et régulière. Toutefois, leur entente avait perdu sa perfection passée à cause du secret qui torturait Johan, et dont il ne pouvait toujours pas parler.

Dès que le jeune homme eut retrouvé un peu de vigueur, les accès de passion pour son père reprirent. Cependant, ses forces demeuraient vacillantes et ses penchants lui inspiraient toujours le même dégoût. Le jeune homme parvint donc à dompter son inclination, mais au prix d'un tel effort qu'il en vint à souhaiter une séparation radicale.

16

En ces jours-là, Johan mit la main sur des documents exposant en détail la vie affective de personnes aussi différentes de la majorité des hommes que lui-même. Un premier article, trouvé par hasard, avait retenu son attention. Il découvrit alors dans la riche bibliothèque de son père de nombreux ouvrages explicitant des déviances d'âme et de corps dans lesquels il reconnut plusieurs des siennes. Ayant libre accès à tous les rayonnages, il pouvait consulter ce qui l'intéressait sans que son père lui posât la moindre question sur ce qu'il lisait, au contraire de ce qu'il dédaignait. Ses lectures éclairèrent certains sentiments qu'il avait pu éprouver naguère, par exemple les curieuses et passagères fascinations que lui avaient inspirées certains garçonnetts ainsi que de jeunes hommes en habit de matelot. Il butait, en revanche, sur toutes sortes de termes médicaux ou juridiques. Il n'en demandait jamais le sens à son père, alors que, dans ses jeunes années, il le priait d'expliquer tout ce qu'il ignorait ou ne saisissait pas. Cette incessante dissimulation le faisait vivement souffrir. Il se désespérait : « Nos deux vies sont gâchées par les sentiments que je ressens pour mon père. Avec quelqu'un d'autre, je pourrais les exprimer, mais pas avec lui. Et comme je l'aime passionnément, je ne peux me résoudre à le quitter. »

## Chapitre deux

1

À l'automne, père et fils avaient partagé plusieurs belles journées, et leur vie avait repris un cours presque normal.

En s'éveillant un lundi matin, Johan médita sur le délicieux dimanche qu'il venait de passer.

Les dernières ténèbres nocturnes faisaient place au calme lumineux de l'aube. Johan avait toujours aimé contempler le passage de la nuit au jour. Le silence régnait encore dans la maison. Il retardait le moment de se lever : il était heureux de pouvoir penser à son père à présent que leur commerce avait retrouvé sa sérénité. De surcroît, il imaginait qu'un garçon, quand il grandissait, ne confiait pas forcément à son père tout ce qui se produisait en lui.

Johan constata qu'une pluie silencieuse hâlait d'une subtile brume grise l'espace intermédiaire entre la blancheur fade du ciel et la noirceur de la terre. Le jardin, la pelouse et le chemin pavé le long de la façade attestaient néanmoins que la nuit n'avait nullement été douce et paisible, mais au contraire agitée par un furieux vacarme de vent et de pluie. La veille, déjà, de violentes rafales avaient secoué les branches des arbres ; le matin les montrait dépouillées de presque toutes leurs feuilles. Sous l'une des fenêtres, le poirier avait perdu toutes les siennes. Il pointait pitoyablement ses branches ruisselantes dans l'aurore blafarde.

2

Johan sortit de sa chambre et s'engagea dans le demi-jour du passage qui s'ouvrait en face de lui. Un lambris d'appui en vieux chêne tapissait les murs. Le jeune homme appréciait beaucoup la luxueuse élégance qui distinguait les différentes parties de la demeure.

Il descendit l'escalier, où la lumière se faisait plus claire à mesure qu'il approchait du rez-de-chaussée. Le vif éclat du stuc acheva de le réveiller ; malgré la pluie, Johan se sentait d'humeur à rire.

La table avait été dressée pour son petit déjeuner. Il prenait son thé dans une antique tasse française en porcelaine gris pâle rehaussée d'or mat. Il possédait aussi une assiette faite dans une précieuse céramique italienne, vieille de plusieurs siècles et provenant de la ville de Faenza. L'usage et la propriété de ces pièces remarquables lui procuraient une joie si forte qu'il en tremblait. Un jour, Johan avait demandé à son père comment il se pouvait qu'il



éprouvât un pareil attachement pour des objets d'usage quotidien. Celui-ci lui avait répondu qu'on pouvait se plaire à chérir les hommes et les choses.

Après avoir terminé son petit déjeuner dans la confortable salle à manger, il traversa le clair couloir où l'excellente horloge égrenait son grave tic-tac. Il sortit sur le Markt. La place, fermée sur les quatre côtés, ressemblait à une vaste pièce d'habitation. Une lumière rasante filtrait à cette heure de la matinée. Johan trouvait le Markt magnifique, de la même façon qu'il appréciait la finesse de sa porcelaine et les teintes délicates de sa céramique. L'élégante Binnenpoort se dressait sur un des étroits côtés, tandis qu'en face, l'hôtel de ville en imposait par ses monumentaux escaliers et sa façade surmontée d'un pignon à gradins. Ce matin-là, Johan trouva l'hôtel de ville plus beau que la Binnenpoort, et ce fut donc ce côté-là qu'il emprunta pour se rendre au lycée.

3

Johan salua poliment les autres garçons. Comme il ne ressentait guère d'affinité pour eux, il ne s'attarda pas dehors, rejoignit tout de suite la pâleur vitreuse de sa classe, puis attendit le premier cours.

À neuf heures, un élève tira brutalement la cloche de l'école, incomparablement moins harmonieuse que celle de la maison de Johan. Le jeune homme se répéta combien tout était mieux chez lui que dans cet établissement. Malgré cela, il ne se sentait pas le courage de passer toutes ses journées en compagnie de son père.

Sa classe avait la mauvaise réputation de tenir tête aux professeurs qui ne maintenaient pas l'ordre d'une main de fer. Face à cette situation, ceux-ci punissaient le moindre manquement à la discipline. Johan ne participait jamais aux chahuts parce qu'il se sentait différent de la plupart des garçons. Il travaillait sérieusement et consciencieusement afin de regagner auprès de ses professeurs l'irréprochable réputation qu'il avait perdue à force de mentir sur ses absences. En rendant des devoirs impeccables, il s'épargna les réprimandes et tarit les critiques.

Ce matin-là, il réfléchit beaucoup sur lui-même : pourquoi ressentait-il de si abominables inclinations pour son père ? pourquoi s'entichait-il de certains garçons encore au seuil de l'adolescence ? de certains édifices : leur maison, l'hôtel de ville, la Binnenpoort ? Il était d'ailleurs également amoureux de certaines parties de leur demeure tels les sombres lambris boisés du premier étage, la cloche, ou encore plusieurs de ses fines porcelaines.

Dans la lumière avare de cette classe vitreuse et blême, la matinée lui parut désespérément interminable.